

*mihi, crasse tibi*), les âmes seules sont purifiées d'eau lustrale.

L'armée de saint Pancrace, Monseigneur, s'est toujours montrée hydrophobe — à preuve votre rage.

LES

Droits de l'Enfant

Le salut de l'Etat est dans le salut de l'Enfant. Nul progrès durable ne naît de raisonnements, d'idées et d'abstractions, mais bien de sentiments profondément enracinés. Comment attendre un progrès d'une nation dont l'éducation est rétrograde ? Comment espérer voir s'épanouir la santé lorsque sont violentées les impulsions saines de la nature de l'enfant ? L'Etat ne progressera demain que si aujourd'hui l'enfant y grandit « en sagesse, en stature et en grâce ». La nature a ses droits. L'enfant est un être de nature. Il y a donc des Droits de l'Enfant.

Voici huit ans, le 17 mars 1903, que ces Droits de l'Enfant furent pour la première fois proclamés à la tribune de la Chambre : M. Amédée Reille. — Cela ne regarde que les parents.

M. Ferdinand Buisson. — L'enfant n'appartient pas aux parents. (*Vives protestations à droite et au centre.*)

M. Lasies. — A qui appartient-il ?

M. Ferdinand Buisson. — A qui l'enfant appartient ? A lui-même. Il est une personne humaine. Si je parlais la langue de ceux qui m'interrompent, je dirais qu'il est une créature de Dieu n'appartenant à aucune créature.

Voilà qui s'appelle parler. Et pourquoi faut-il que cette affirmation presque banale ait glacé d'épouvante jusqu'aux meilleurs amis de l'orateur ? Pourquoi la question de l'éducation, vitale entre toutes — c'est un truisme que de le répéter — est-elle abordée après toutes les autres ? Que dis-je : l'a-t-on seulement posée, cette question ? Est-ce parler d'éducation que de discourir sur le monopole de l'enseignement, sur le droit des instituteurs de se syndiquer, ou même de se demander si la neutralité philosophique et religieuse d'un éducateur est un postulat psychologique réalisable ou non ?

Les questions les plus vitales sont étudiées les dernières. Il en sera toujours ainsi. Il faut s'y résigner. Il y a des problèmes sociaux qui ne dépendent encore que des passions, des préjugés de classes et des intérêts. Il y en a d'autres, très peu nombreux, dont la solution appartient à la science. Mais la science marche à pas lents. Elle procède du simple au complexe. Le problème de la croissance de l'esprit de l'enfant, le problème de son épanouissement intellectuel et moral, est bien de ceux dont le dernier mot appartient à la science. Or la science, dans l'espèce, la psychologie, en est sur ce point à ses premiers balbutiements. Est-ce une raison pour désespérer, pour jeter bas les armes, pour laisser la jeunesse se prendre dans l'engrenage effrayant de la routine des uns et des passions des autres ?

Pourquoi ne pas écouter ces premiers balbutiements de la psychologie de l'enfance ? Qui sait si elle ne saura pas nous conseiller ? A défaut de créer le bien, peut-être saura-t-elle nous donner le moyen d'éviter le mal, ce qui est un moyen de créer le bien ou tout au moins de lui ouvrir la voie. Eviter le mal, éviter certaines erreurs de psychologie aussi énormes qu'anciennes, croit-on que ce serait peu de chose ? Ce serait un progrès capital, incalculable ! Une erreur d'où naît une souffrance

injuste est un sacrilège. « Malheur, disait déjà le charpentier de Nazareth, il y a dix-neuf siècles, malheur à qui sera une cause de chute pour l'un de ces petits ! » Cette cause de chute est dans toute mesure « pédagogique » née de l'incompréhension de la nature de l'enfant, de ses besoins physiques et psychiques ; elle est dans la sujétion morale où on le tient, dans l'effort intellectuel qu'on lui impose sur des matières qu'il ne peut comprendre et auxquelles il ne peut donc s'intéresser ; elle est dans la sédentarité prolongée, dans les classes trop remplies, dans les dortoirs odieux, dans la nourriture insalubre ; elle est dans tous les menus coups de ciseaux que des pédagogues bien intentionnés donnent jour après jour aux ailes délicates de tous ces jeunes oisillons. L'homme serait-il un ange déchu ? Et le pédagogue, serait-il le représentant attitré de l'Éternel chargé de rogner les ailes qui tenteraient de renaitre ? A force de « corriger » la nature, de façonner, de tailler, d'émonder, de déformer, d'étioler et de meurtrir les jeunes âmes, on obtient le produit artificiel, disgracieux, voire pathologique qu'est le lycéen modèle. Demandez-lui de la spontanéité, de l'humour, demandez-lui le discernement moral d'un homme de cœur, demandez-lui de la raison non pas logique, mais « biologique », moins que cela, du simple bon sens ! Il ne vous entendra pas. Race d'esclaves !

Si l'enfant est une créature de Dieu n'appartenant à aucune créature, dirions-nous après M. Ferdinand Buisson, il a des droits. Son premier droit est le droit de vivre, et de vivre selon sa nature, sans restriction à sa liberté que celle de ne pas nuire à autrui. — Le droit de vivre ? Vous voudriez alors qu'on laisse le nouveau-né sur la voie publique sous prétexte de lui laisser sa liberté ? Vous voudriez qu'on abandonne l'enfant sans instruction afin de ne pas violenter sa nature ? Et, pour lui éviter le poids de l'arme, qu'on le laisse désarmé devant la vie ? — Entendons-nous ! Ce libéralisme-là ressemblerait fort à du nihilisme. Nous réclamons la liberté non pour l'esprit conscient de l'enfant, encore mal formé, mais pour sa nature physiologique et psychique, non pour sa volonté capricieuse, sporadique et embryonnaire, mais pour les impulsions saines de son être, non pour sa raison qui n'existe guère encore, mais pour ses instincts vitaux qui sont tout-puissants.

L'idéal de la pédagogie doit être de s'appliquer à satisfaire et à accroître la puissance des besoins essentiels du corps et de l'esprit de l'enfant, de lui aider à devenir lui-même dans le meilleur sens du mot, de l'armer contre ce qui le diminue et l'affaiblit, de développer ses forces latentes, celles dont il porte en soi le germe. Et cela à fin de l'adapter à la vie. Non pas à une vie factice, non pas aux desiderata d'un parti politique ou religieux, non pas à l'existence telle qu'elle fut au temps des Grecs et des Romains, non pas même à la norme idéale mais extérieure de l'homme parfait. Il faut préparer l'enfant à la vie réelle, à celle de notre temps, de notre milieu, il faut qu'il soit armé pour faire face aux nécessités physiques, professionnelles, économiques, morales et sociales qui sont les nôtres et qui seront les siennes. Que le mal inévitable lui soit connu pour qu'il s'y soumette sans murmure. Que le mal évitable lui soit connu pour qu'il s'applique à y substituer peu à peu le bien, ou tout au moins le mieux. Que le bien possible lui soit connu afin qu'il puisse collaborer à son avènement graduel. Que la gloire enfin, gloire tout intérieure, qui jaillit de l'amour, — d'un amour qui donne et non de l'amour égoïste qui ne songe qu'à recevoir, — que cette gloire lui soit connue, non par l'étude d'un paragraphe tiré de quelque ouvrage de rhétorique, mais par la pratique quotidienne de l'entraide, par le don joyeux de ses forces et de son temps à l'œuvre sociale, dans le milieu restreint de l'école. Ainsi il sera prêt à être, plus tard, un bon ouvrier sur le chantier du monde.